Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

48 | 2003

Approches syntaxiques contemporaines

Delbecque, Nicole, éd. (2002) *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*

Bruxelles, De Boeck-Duculot, coll. « Champs linguistiques », 348 p., 34€95

Danielle Leeman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/241>

DOI : 10.4000/linx.241

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 171-174

ISBN : 0246-8743

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Danielle Leeman, « Delbecque, Nicole, éd. (2002) *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage* », *Linx* [En ligne], 48 | 2003, mis en ligne le 01 octobre 2003, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/241> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.241>

production d'un énoncé, où sont intégrés les résultats de la recherche syntaxique évalués en toute indépendance d'esprit : au regard du comportement des formes observées, autrement dit à l'aune de leur pertinence empirique et sur la base de multiples données diversifiées.

Delbecq, Nicole, éd. (2002) *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, coll. « Champs linguistiques », 348 p., 34€95

Cet ouvrage est la traduction adaptée (au public francophone) d'un ensemble publié en 1998 sous la direction de René Dirven et Marjolein Verspoor : *Cognitive Exploration of Language and Linguistics*, et également traduit en allemand, espagnol, italien, grec et néerlandais – en somme il s'agit de l'introduction européenne à la linguistique cognitive¹⁸ ! Le public visé est celui des premier et second cycles universitaires en lettres et sciences du langage, mais aussi celui des écoles de traduction et d'interprétariat, et concerne également les professeurs de français comme langue maternelle ou comme langue étrangère.

Disons d'emblée que l'objectif d'une initiation est parfaitement atteint par la clarté de l'exposé, la multiplication des exemples (bien choisis et commentés) et le guidage soigneux du lecteur : pour chaque chapitre, introduction générale présentant les grands axes de ce qui va suivre et leur articulation ; mise en gras des mots importants ou spécifiques (un index précise la ou les pages où l'on en trouve la définition et/ou l'illustration), résumé synthétique en fin d'exposé, « lectures conseillées » dont les contenus sont rapidement situés, ensemble d'exercices et sujets de réflexion en guise d'« applications » – ici, il est à regretter que ne soient pas proposés des éléments de réponse (sinon des « corrigés ») permettant à l'autodidacte ou à l'étudiant préparant seul son examen de vérifier qu'il a bien compris le contenu du chapitre exploité ; un exemple (p. 44) : « Consultez un dictionnaire pour vérifier quelle définition il propose pour les différentes classes de mots. Ces définitions vous paraissent-elles satisfaisantes ? »

Le premier chapitre est généraliste, procédant aux définitions de la langue et des signes (indice, icône, symbole) ; on remarque le sous-titre : « La base cognitive du langage : langue et pensée » où l'ordre est pertinent : si la langue reflète « la perception

¹⁸ La version initiale a été rédigée par trois Belges, trois Allemands, deux Australiens, deux Hollandais, un Italien, un Zélandais, un Espagnol, un Américain, ce dont on peut conclure qu'il n'existe pas en France de représentant(s) – du moins suffisamment fiable(s) – du cognitivisme, hypothèse confirmée par le parcours de la bibliographie : sur cent quatre-vingt-huit références sauf erreur, dix-neuf concernent des travaux français (soit dix pour cent), dont quatre mentions pour O. Ducrot, deux pour G. Gross, et une pour Anscombre et Ducrot (sur *mais*), Bally, Brunot (pour son *Histoire de la langue française*), Brunot et Bruneau (le *Précis*), Dell (*Les règles et les sons*), Duchet (phonologie), Fuchs (pour sa direction de *La place du sujet en français contemporain* édité chez Duculot), Kleiber (*La sémantique du prototype*), Picoche (*Précis de lexicologie*), Pottier (2000), Saussure (le *CLG* in english), Walter (*L'aventure des langues en Occident*). Hormis pour Pottier (que ça fait plaisir de voir signalé ici) et Kleiber, on ne peut pas dire qu'il s'agisse là de gens bien connus en France pour leur appartenance au courant cognitiviste !

du monde ayant cours dans une communauté culturelle donnée » (p. 15), elle ne correspond qu'en partie à la structuration conceptuelle et les catégories linguistiques ont leur spécificité, si bien que la langue nous amène aussi « à voir les choses et le monde d'une certaine façon » (p. 16).

Le deuxième chapitre, consacré à la lexicologie, entame la présentation¹⁹ des « trois niveaux d'analyse linguistique constitu[a]nt le domaine de la **sémantique** » (en gras dans le texte) : lexique, morphologie, syntaxe (p. 45). Selon la théorie du prototype, définie au premier chapitre, on examine d'abord « les membres centraux » et ensuite « les membres marginaux », d'une part d'un point de vue sémasiologique, d'autre part d'un point de vue onomasiologique, les deux approches interagissant et se recoupant finalement. Comme en beaucoup d'autres initiations²⁰, la référence à Saussure, *via* le recours aux termes *signifiant* et *signifié*, est trompeuse, ramenant en fait cette dernière notion à celles de « signification – ou de sens, notamment quand un mot est polysémique » (p. 49), ce qui efface complètement la relation biunivoque instaurée par Saussure entre signifiant et signifié.

Selon le chapitre 3, la morphologie²¹ concerne la formation des mots complexes essentiellement selon trois procédés : composition, dérivation, flexion ; toutes les notions utiles sont définies : « morphème », « composition », « affixe », etc. avant de revenir plus en détail sur chaque mode de formation. La conclusion insiste sur l'idée que la séparation entre lexique, morphologie, syntaxe « est intenable du point de vue cognitif » (p. 97) et que ces trois domaines forment plutôt « un continuum » (p. 98).

De fait, le chapitre 4 est intitulé « L'assemblage de concepts : la syntaxe », et la phrase, « unité centrale de la syntaxe », d'abord définie comme « une construction complexe composée des éléments suivants : une grille événementielle, un schéma constructionnel et un ensemble d'éléments de fond qui "situent" l'ensemble » (p. 103). Les grilles événementielles sont des schémas conceptuels décrivant et classant les uns par rapport aux autres les différents types de procès et leurs participants ; ainsi la grille « essive » (Qu'est-ce que c'est ?) correspond au cas où l'on décrit une entité (un « patient ») en lui attribuant une certaine propriété – par exemple en prédisant son existence : *Il y a un désert (en Afrique)*, ou en la localisant : *Ce désert est en Afrique* (p. 108), tandis que la grille « processuelle » (Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui arrive ?) met en scène un participant qui « ne contribue pas au flux d'énergie propre au déroulement du processus » : *Le temps s'éclaircit, L'enfant guérit* (p. 109), par opposition à la grille d'« action » (Qu'est-ce qu'il/elle fait ?) où le participant est « l'instigateur de l'action » (p. 110) : *Jean s'est levé tôt, il a peint toute la matinée* (p. 111), etc.

L'ordre des mots « reflète la façon dont est envisagé le rapport entre les participants » (p. 117) mais on ne peut réduire la phrase à une succession linéaire : d'une part les mots se rassemblent en constituants selon leur rapport plus ou moins solidaire, ce qui suppose une structure hiérarchique représentable par un « graphe

¹⁹ Avant de lire la fin de la phrase, certaines personnes sensibles feraient bien de prendre un relaxant.

²⁰ Voir pour leur analyse : Leeman, D. (2000) « Le vertige de l'infini ou de la difficulté de didactiser le lexique », *Le français aujourd'hui* 131, Paris, AFEF.

²¹ Cf. la note 19.

arborescent» (p. 119) ; et d'autre part, une phrase est « ancrée » relativement à l'univers du locuteur, par le biais du « mode » (déclaratif, interrogatif, etc.), de la « modalité » (épistémique, déontique, etc.), du temps verbal et de l'aspect (perfectif, progressif, etc.).

A lire ce chapitre concernant la syntaxe telle que conçue dans la linguistique cognitive, à la suite par exemple de l'article dans ce numéro de *Linx* de P. Bellier sur la grammaire générative, on a envie de conclure que ladite linguistique cognitive ne constitue guère en l'occurrence qu'une variante de la théorie chomskyenne – mais cet effet « beaucoup de bruit pour pas grand-chose » est peut-être dû à la simplification qu'entraîne l'effort de vulgarisation.

Le chapitre 5 « Phonétique et phonologie » produit au lecteur un peu au courant des linguistiques antérieures au cognitivisme la même impression qu'il faisait ou enseignait sans le savoir, dans les années soixante, de la phonétique et de la phonologie cognitives – alors qu'il pensait se situer dans le cadre banalement structuraliste : différence entre orthographe et prononciation, alphabet phonétique international, description articulatoire des consonnes et des voyelles, phonèmes et allophones...

Le chapitre 6 : « Langue, culture et conceptualisation : la sémantique transculturelle », revient sur l'un des points annoncés dans le premier chapitre, qui est que la conceptualisation linguistique varie d'une langue et d'une culture à l'autre et n'est pas sans effet sur notre perception du monde. Une concession est toutefois faite à « la théorie de l'universalisme » (p. 161) : « si la plupart des catégories conceptuelles paraissent effectivement inscrites dans une langue et une culture bien spécifiques, il y a néanmoins un petit nombre de catégories conceptuelles qui se retrouvent dans toutes les langues et dans toutes les cultures » (p. 162)²², mais l'essentiel à retenir ici est l'adoption de l'hypothèse de B.L. Whorf de la « relativité linguistique », dans sa « version faible » : « la langue oriente la pensée et la perception » (p. 182), étayée par divers travaux contemporains en particulier dans le domaine de l'acquisition.

Le chapitre 7 « Quand dire c'est faire : la pragmatique », ne serait-ce que par son titre, produit le même effet de « récupération » au titre du cognitivisme de travaux menés dans des cadres différents²³ ; y sont présentés les actes de langage et leur « typologie cognitive » (p. 193) en « actes constitutifs » (supposant un « contexte social ritualisé ») : féliciter, baptiser..., « actes informatifs » (demander/fournir une

²² Il s'agit des « primitifs sémantiques » popularisés par A. Wierzbicka (voir par exemple *Langue française* 98, Paris, Larousse, 1993), qui permettent d'« expliquer » *X se sent heureux* à l'aide des concepts universels suivants (p. 173) :

« parfois quelqu'un pense quelque chose comme ceci :
quelque chose de bien m'est arrivé
je l'ai voulu
tout est bien maintenant
je ne peux rien vouloir d'autre
à cause de cela, cette personne se sent très bien
X sent quelque chose comme cela »

²³ « Pour le français, on consultera tout particulièrement les ouvrages de Ducrot (1980, 1984, 1989) » (p. 217).

information) et « actes obligatifs » : exiger, promettre... Sont également définis les différents types de présupposition, le principe de coopération et les maximes conversationnelles, les « implicatures » – le tout sans la moindre allusion ne serait-ce qu'au *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique* de J. Moeschler et A. Reboul (Paris, Seuil, 1994) ni aux divers ouvrages de C. Kerbrat-Orecchioni édités à Paris chez Colin entre 1978 et 1994.

Le chapitre 8 est consacré à « La structuration des textes : la linguistique textuelle », le 9 à « La langue au fil du temps : la linguistique historique » dont l'originalité est de ne pas parler de grammaticalisation²⁴, et le 10 à « La classification et l'étude comparée des langues ».

Ainsi que je l'ai dit au début de ce compte rendu, les qualités essentielles de l'ouvrage sont – outre évidemment le panorama qu'il procure de la linguistique moderne – ses qualités pédagogiques : il présente de manière limpide les différents domaines des sciences du langage, définit et illustre très clairement les principales notions en usage dans chaque sous-discipline, fait tout ce qu'il est possible de faire pour conduire agréablement le néophyte dans ses découvertes progressives et éveiller son intérêt : le manuel est incontestablement à recommander instamment à tout étudiant débutant en linguistique et doit être disponible dans toutes les bibliothèques. Le « linguiste professionnel » – également destinataire de la collection – n'y trouvera, lui, sans doute pas son compte : il jugera vraisemblablement abusif le qualificatif « cognitive » accolé à « linguistique » dans le titre du livre, et regrettera qu'une présentation homogénéisante (due au genre didactique) efface les oppositions théoriques et méthodologiques (une exception notable étant l'exposé du débat entre relativité linguistique et universalisme dans le chapitre 6) et que l'information (sans doute dans la volonté de fournir les connaissances basiques) concerne parfois des notions ou des résultats qui ne sont plus à l'ordre du jour.

²⁴ La notion est abordée à propos des affixes dans le chapitre consacré à la morphologie et de l'intégration dans la langue d'implicatures pragmatiques dans le chapitre 8 : il est alors renvoyé au chapitre 10, mais celui-ci ne traite pas de la question.